

FERMÉE POUR INVENTAIRE

Maya WAKED

Fermée  
pour inventaire

Éditions Bénévent

*À Maria, ballerine et poète en herbe.*

*Ce roman n'est pas biographique. C'est un récit de pure fiction, avec pour décor des réalités connues. Toute ressemblance avec des personnes qui existent ou ont existé serait pure coïncidence.*

© Éditions Bénévent, 2006

envois de manuscrits :  
Éditions Bénévent — B.P. 4049 — 06301 Nice Cedex 4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Un beau soir, l'avenir s'appelle passé, c'est alors qu'on se retourne et qu'on voit sa jeunesse.*

Louis Aragon

Je sursaute.

C'est comme une chute. Une drôle de sensation. J'ai l'impression de tomber dans un trou d'air, comme en avion. Une lointaine sirène retentit... J'ai dû rêver!

J'aime ces moments qui éternisent le réveil : commencer par découvrir les bruits autour de moi, puis la lumière par-delà les paupières. Mais il me semble qu'il fait encore nuit. Justement, sur cette même route côtière qui mène chez moi, dans ma voiture, je roule vite comme d'habitude et puis... Le camion, à une vitesse vertigineuse.

Mes membres sont encore paresseux. Tout est noir. Quelle heure est-il ? Il y a des voix autour de moi, il ne doit pas être si tard que ça. Quelqu'un pleure.

– *Maman !? C'est toi ?*

Mais qu'est-ce qui me prend ? Je suis épuisée. Je ne vois rien. Je sais qu'il y a Maman et mes sœurs à mes côtés. Je reconnais leurs voix. Pourtant, aucun son ne sort de ma bouche.

– Mon Dieu ! Aidez-nous !

C'est Maman.

– Dis-moi la vérité, qu'est-ce qu'elle a ? Est-ce que son cerveau fonctionne toujours ?

– Il va falloir encore faire des tests. Il faut garder l'espoir, Maman !

Mais de qui parlent-elles ?

– Allô ? Je ne peux pas t'expliquer au téléphone, c'est ma petite sœur ; est-ce que tu peux venir tout de suite ? J'ai besoin de ton avis, elle a eu un accident.

Ma sœur aînée vient de dire « il faut faire des tests ». Puis, « ma petite sœur a eu un accident ». Ses mots me parviennent très distinctement, mais je suis prisonnière d'un sommeil conscient, un rêve qui n'en est pas un.

Qu'est-ce qu'il a, mon cerveau? Rien! Je me rappelle mon nom, je reconnais la voix de ma mère, je me souviens de mes rêves... Alors?

Ce fracas assourdissant et puis l'airbag, ouvert devant moi, mon téléphone mobile que je ne trouve pas, quelqu'un qui crie « Appelez la Croix-Rouge! Appelez la Croix-Rouge! »

J'ai dû m'évanouir! Mais je me réveille. Ça y est! Ça va! Ça va!

– Hé ho? Y a-t-il quelqu'un dans ce tunnel?

Je suis tout à fait consciente mais il y a quelque chose sur mes yeux, je n'arrive pas à les ouvrir; mes mains et mes jambes sont attachées.

– Libérez-moi, je dois aller au travail. J'ai assez dormi.

Les plaintes de Maman et de mes deux sœurs continuent.

– Mon Dieu, pourquoi nous mets-tu à l'épreuve?

C'est la cadette qui pose la question. Elle n'a pas l'habitude d'interpeller Dieu en public, celle-là. Elle est drôle!

Une sonnerie de téléphone portable. Mais où suis-je donc?

– Allô? Calme-toi, calme-toi! Tu es bien arrivée? Tu as fait un bon voyage? Viens tout de suite, nous sommes à l'hôpital St Luc de Beyrouth. On ne sait pas encore... (silence)... on l'a opérée après l'accident... (silence)... maintenant on attend les résultats des tests... (silence)... non, elle est encore endormie... (silence)... ok, on t'attend.

– Pauvre de moi! Pauvre de moi! Que vais-je faire? Ma fille, mon cœur! Parle-moi!

La voix de Maman se rapproche.

Alors c'est vrai, je suis donc à l'hôpital? J'ai été opérée? Je suis encore sous l'effet de l'anesthésie?

– Mais j'ai toutes mes facultés cérébrales, Maman! Ne t'en fais pas, j'arrive. Quel supplice de ne pas pouvoir te parler! Attends un peu, tout va s'arranger. Je ne suis pas morte.

– Ma chérie, tu m'entends?

– Mais oui, Maman, je t'entends.

– Dis-moi que tout va bien! Dis-moi que tout va bien! Répète la cadette.

– Oui, oui, on va en savoir plus cet après-midi. De grâce, préservez vos nerfs, ça risque d'être long.

C'est l'aînée, qui prend son ton professionnel.

– Qu'est-ce qui va être long, ma grande? Je crains le pire.

– Excusez-moi! S'il vous plaît, il faut sortir, les médecins sont là!

– Qui c'est celle-là? Pourquoi plusieurs médecins?

Une odeur de parfums masculins me pique le nez. Ah! Pitié! Qu'est-ce qui vous prend à vous parfumer tous ainsi! Non mais, on étouffe ici!

– Allez-y, je vous rejoins tout à l'heure. Je vais voir mes collègues.

Les pleurs s'éloignent enfin. La voix de ma sœur aînée se mêle à d'autres, masculines. Je ne comprends plus très bien qui dit quoi mais des bribes de mots, d'expressions incompréhensibles, me parviennent: « Hématome sous dural, lésions crâniennes, son état de conscience, bassin écrasé. »

Quoi? Mon bassin est écrasé? Comment ça? Je ne sens rien, moi! Et puis, c'est quoi un « hématome sous dural »?

– Que quelqu'un m'explique! Ne partez pas!

J'entends un froissement de mouchoirs en papier, un frottement de latex. On dirait aussi un ordinateur en veille. Je tends l'oreille: oui, ça s'arrête et ça reprend; et par moments, un *pcht... pcht... pcht...* au rythme régulier, comme un vaporisateur de senteurs dans les toilettes. Il y a aussi un bip de touche téléphonique qui se répète, et beaucoup de bruit.

– Vous êtes sûrs que je suis dans un hôpital? Je n'en ai pas l'impression, c'est tellement bruyant ici!

– Est-ce qu'elle va se réveiller?

Est-ce que je vais me réveiller? Quelle question!

Noura dort. Dans cette salle qui sent les antiseptiques, où les va-et-vient sont incessants, elle est étendue, toute de bleu vêtue, insensible aux bruits des appareils. Rien ne semble perturber son sommeil. La couverture est bien tirée, ses bras sont allongés le long de son corps, les mains bien à plat, les doigts écartés, relaxés, comme lors d'une séance de manucure.

– Nous sommes aux soins intensifs !

Un ton grave, des mots prononcés sans émotion, comme par habitude.

– Oui, merci, merci d'avoir appelé ! *Inchallah ! Inchallah !*

Une infirmière passe. Raja remet le téléphone mobile dans la poche de sa veste. Les amis appellent, sont inquiets, proposent leurs services, posent des questions : « Comment ça s'est passé ? »... « Qu'ont dit les médecins ? » « Nous viendrons la voir ». Puis, avec la même soumission aveugle, ils s'en remettent à la volonté de Dieu, en concluant avant de raccrocher « *Inchallah Kheir !* »

*Kheir* en arabe veut dire « bien », par opposition à « mal ». D'où vient le bien ? Raja s'est toujours posé la question, mais les théories scientifiques sur le *Big Bang* ne lui ont jamais donné de réponse. Et le voici aujourd'hui impuissant devant ce qui arrive, lui qui croyait tout contrôler, qui voulait faire avec elle le plus long chemin. Après l'avoir aimée et cherchée pendant des années, il s'inquiétait, voici quelques semaines encore, pour ce bonheur parfait. Il a toujours pensé que le bonheur avait un prix. En voilà la preuve : depuis quarante-huit heures son amour, sa belle, sa raison de vivre, se trouve dans le coma.

Il ne sait pas prier ! Il n'a jamais cru en Dieu. Pourtant, il serait disposé à croire au miracle, à l'existence de ce Dieu, à sa bonté, si sa bien-aimée pouvait seulement ouvrir à nouveau les yeux et lui parler.

– Prouve-moi que Dieu existe, lui disait-il souvent au cours de leurs discussions métaphysiques, quand elle s'acharnait à lui expliquer que la foi est inexplicable.

Il voudrait tellement qu'elle le lui prouve maintenant !

Son sommeil le trouble, le détruit. Où est-elle exactement ? Entre la vie et la mort, lui dit-on !

Il n'aime pas les demi-mesures, préfère les certitudes immédiates, avoir des données distinctes ; qu'elles soient bonnes ou mauvaises, il faut qu'il sache. Le doute le mine, l'anéantit.

L'infirmière revient, une mine qui s'ennuie de tout, et lui demande de sortir pour laisser d'autres personnes entrer. Ces entrevues au compte-gouttes relèvent pour lui de l'absurde. L'allure des personnes qui entrent et ressortent le dégoûte. C'est un peu comme ceux qui visitent la Joconde, au Louvre : presque tous affichent avant d'entrer cette expression à la fois curieuse et candide ; puis, en sortant, ils s'efforcent de retenir une larme qui cherche à couler, prétendant avoir été émus en croisant le regard triste de la Mona Lisa. Mais justement, sa Mona Lisa à lui n'a plus de regard. Elle le voile dans un sommeil imperturbable.

La porte se referme. Fallait-il l'aimer à ce point, lui promettre tant de bonheur, alors qu'il est incapable de la protéger d'un simple accident ?

Il retourne alors dans la salle d'attente. Comme si l'attente devait être confinée à une pièce ! Existe-t-il une pièce qui puisse contenir une attente aussi douloureuse ? Une pièce dans laquelle on étouffe, qui sent la cigarette, où les gens parlent pour passer le temps... Non, pense-t-il, c'est la salle de la réalité amère, à voir les autres, tous les autres, continuer à bouger, à puer, à bourdonner, alors qu'elle dort, s'absente, cède sa place ! Elle qui emplissait toutes les pièces de sa présence, de son rire qui lézardait les murs, de son charme auquel personne ne restait indifférent. Elle dont la présence demeurait aussi dans tous les recoins, même quand elle en ressortait.

Il esquisse pourtant un sourire à l'égard de Laure, la mère de Noura.

Assise, les mains sur les genoux, elle balance la tête et la poitrine comme si elle s'apprêtait à se lever ; un mouvement qui, semble-t-il, l'aide dans son attente. Elle ressasse ces mots, sans arrêt, à mi-voix :

– *Ya Aadra!* (« Oh Vierge ! »)

Elle ne récite pas de prière, elle invoque juste la Vierge, *Ya Aadra*.

La journée s'étire. Les médecins reviennent ; ils parlent entre eux, mais aussi avec Youmna, en tenue de médecin, qui attend aussi avec angoisse.

La jeune fille dans le coma est sa sœur, celle qu'elle a vu grandir comme sa propre enfant, avec qui elle partageait ses lectures, ses fous

rires, sa quête spirituelle. Partageait... au passé ? Ce passé, vieux de deux jours à peine, mais qui est déjà un passé, puisqu'elle ne fait que dormir, que « ne pas être ».

Le diagnostic n'est pas clair. Elle aurait souhaité aujourd'hui ne rien comprendre à la médecine. Elle, qui reconforte sans relâche les familles de ses patients, voudrait maintenant redevenir Youmna la sœur, l'amie, et non le médecin qui connaît l'irréremédiable.

– Il faut que j'aille travailler, lâche-t-elle tout haut. Appelez-moi s'il y a du nouveau !

Elle veut fuir, refusant de rester affalée sur cette chaise, à assister au défilé bruyant des cousins, tantes et oncles, qui roulent les « r ». Cette boule au cœur, elle va aller s'en débarrasser ailleurs, en rendant visite à d'autres malades. Peut-être une guérison par procuration viendra-t-elle à bout de son mal. Elle quitte la salle de « l'attente », au moment même où sa tante, jambes et mains croisées, interpelle Antoine, son père, qui marche de long en large :

– Tu as encore des cigarettes, jeune homme ?

Le ton est guindé. Le vieux lui lance un coup d'œil furieux avant de lui jeter le paquet à la figure. Cette façon de l'interpeller, qui d'habitude l'amuse, l'irrite aujourd'hui. Si lui n'est plus aussi jeune, elle non plus ne l'est plus, cette belle-sœur dont il n'aime pas les habitudes. Il n'a pas envie de la critiquer tout haut en ce moment ; mais lorsqu'il n'a pas le moral, il ne peut pas supporter ses mots mal choisis, son ton toujours en décalage avec la gravité de la situation.

« Jeune homme » ! Il hoche la tête, avec un petit rire désabusé ! Antoine est peut-être le seul à rire dans les situations tragiques. Il étouffe un gros mot et reprend sa marche assidue, en se révoltant : « Quel pays de fous ! Quelle vie absurde ! Quel salaud ! », en pensant au chauffard qui a renversé son poids lourd sur la voiture de « ma fille, ma fille à moi ». Sa colère est infinie ; elle surgit à nouveau, chaque fois que le malheur frappe.

– Mon Dieu, débite à nouveau la tante décalée.

– Quel Dieu ? s'esclaffe le père de Noura. Quel Dieu accepterait tant d'injustice ? Dieu ? Mais soyez donc raisonnables, il n'y a pas de Dieu ! Ou peut-être est-il devenu sourd !

Dans son coin, Raja lève les yeux. Lui aussi partage cette envie de ricaner tout haut sur ce Dieu que l'on implore à tout bout de champ et qui semble sourd, en effet.

Sarah, la cadette, se remet à pleurer. À côté d'elle, sa deuxième sœur, Elissar, arrivée de Montréal en catastrophe. Elles se tiennent la main.

– *Ya tante*, calmez-vous *ya tante* ! Dieu est miséricordieux.

Assez ! Raja quitte la salle pour aller du côté des soins, voir si la voie est libre. La tante trouve l'énergie de se pencher légèrement du côté de sa sœur pour marmonner la question qu'elle brûle de poser :

– C'est quoi son nom de famille, au fiancé ?

Laure hoche la tête. Dans d'autres circonstances, elle aurait fièrement disserté sur la famille du jeune homme, sa galanterie, la quantité de roses qu'il envoie à sa fille à chaque occasion. Mais à l'heure qu'il est, elle n'a pas la force de parler de celui dont sa petite est éprise. Elle préfère juste commenter :

– Le pauvre, il est aussi perdu que moi !

Et elle reprend son leitmotiv les yeux fermés : « *Ya Aadra ! Ya Aadra !* »

## J - 6 mois

« J'aime Paris au mois de Mai », chante Charles Aznavour. C'est pour ça qu'il a voulu qu'on fasse ce voyage en mai. J'y crois à peine, mais c'est le moment de faire table rase de nos peines, et de tout le mal que l'on s'était fait en s'aimant !

– Je t'aime ! Tu es ma vie.

Il me le répète, chaque seconde, chaque minute ; le bonheur c'est lui, c'est nous. Voici peu de temps, nous jouions encore aux étrangers, nous cherchant et craignant à la fois de nous rencontrer, après la rupture. Puis, un jour, j'étais venue le reconforter. Perdre celle qui l'a mis au monde était dévastateur. Il s'en voulait, croyant qu'il aurait pu y changer quelque chose. C'est alors que j'ai compris que je ne pourrai aimer personne d'autre. Malgré les beaux jours qu'il m'a volés, je suis accourue à ses côtés, piétinant mon orgueil, juste pour lui dire que je savais encore partager.

– Deux mois encore, et tout le monde saura combien on s'aime.

Plus de cachettes, plus d'attente, je deviens sa légitime, son incontournable ; est-ce vraiment important ? Peut-être pour lui, pour réparer l'erreur d'avoir fait ce pacte avec une autre, d'avoir cru qu'en choisissant de ne pas faire souffrir quelqu'un on peut le rendre heureux. Mais pour moi, ce n'est pas cela qui compte. Seul compte son regard que j'ai retrouvé. Après m'avoir fuie, il m'est enfin revenu sans fardeau, léger, prêt à m'aimer, sans faire de concessions cette fois-ci.

– Quelle joie de te faire découvrir la ville de ma jeunesse ! Tiens, c'est ici que je venais travailler après mes cours ; et là, j'ai fait le guide touristique sur la Seine pendant l'été.

Raja me dévore des yeux.

– Tu te souviens encore de ton texte ? Guide-moi, je me laisse faire !

Paris n'a pas changé. Qui n'aime pas cette ville ?

On arrive à une station de métro, où un groupe de musiciens péruviens joue des mélodies à faire pleurer d'émotion.

– Arrêtons-nous ! Écoute, c'est une musique fantastique !

Je me perds dans son sourire ; qu'il est beau, le visage de mon bonheur !

– Voilà Montmartre !

Paris, à nos pieds, baigne dans un soleil hésitant. Le couchant s'attarde, profitant encore de quelques minutes, repasse sur les toits et les monuments, parsemant de petits baisers les pointes des cathédrales. Un peintre sur une chaise roulante nous interpelle :

– Un portrait, Monsieur, pour votre jolie dame ?

– Vas-y, me dit-il.

Je sais pourquoi il m'encourage : il a pitié, il est très sensible aux personnes handicapées. J'enroule mon portrait sous le bras.

– Pourquoi est-il né comme ça ? lui dis-je pour secouer ses valeurs morales.

– Je ne sais pas ! Pauvre type !

– Crois-tu que ce que l'on fait dans cette vie a de la valeur ?

– Oui, bien sûr. Il faut y laisser le meilleur !

– Et puis on meurt ! Se peut-il que ce passage ici-bas, soit aussi banal, à faire le bien et le mal pour partir ensuite, sans rien prendre ni laisser ?

Le sujet le gêne, mais il est prêt à en débattre.

– Je ne sais pas, je n'ai pas encore répondu à toutes ces questions, tu sais. Mais je crois qu'il faut vivre pleinement et faire le bien.

– Crois-tu pouvoir contrôler tes actes, ta propre destinée, ou est-elle déjà tracée par une puissance divine, comme pensent certains ?

– Non, je crois que l'homme est maître de sa destinée. Je ne peux pas concevoir qu'il y ait une tierce puissance qui mène le jeu. C'est pourquoi l'idée d'un Dieu extérieur me semble absurde. Les hommes font le bien et le mal. Ce sont eux qui décident à chaque fois.

– Certains décident de faire le mal toute leur vie. Est-ce parce qu'ils sont intrinsèquement mauvais ?

– Faire le mal est plus facile ! Beaucoup n'ont pas deviné qu'ils peuvent aussi faire le bien, qu'ils ont un côté bon, meilleur que ce qu'ils savent d'eux-mêmes.

– C'est bien dit. Est-ce que tu sais que la religion hindoue, ou la philosophie du Karma, résume l'état dans lequel on se trouve quand on naît ?

On apporte avec nous la moisson du mal et du bien d'une vie antérieure. En se réincarnant, on a de nouveau la chance de réparer ses erreurs et de trouver ce côté, le meilleur. Tu dis que tu ne crois pas, mais au fond tu ne fais que croire !

Il lève les sourcils.

– Comment ça ?

– Enfin ! Tout est relatif, mais il me semble que tu n'es pas loin de ta propre vérité.

– Et toi ? Tu te considères croyante ?

– Moi ? Je crois, oui, mais pas comme tu le penses ! J'ai ma propre image de Dieu.

– Et c'est quoi ? Tu peux le dire ?

La fraîche brise printanière se lève sur Montmartre ; les couples s'éparpillent, les uns vers les restaurants, d'autres vers la bouche du métro, d'autres encore continuent à s'embrasser à l'ombre, sous les parasols des artistes.

– Pour moi, Dieu est en nous. C'est notre meilleur visage. C'est la plus belle part de chacun.